

## C. Quand la comédie voit double – frères, sœurs, sources, énonciation – Texte 6

Molière, *L'École des maris*, II, 9, v. 713-792, 1661

*Deux jeunes orphelines ont été placées sous la tutelle de deux frères qui envisagent l'éducation et l'avenir de leurs pupilles respectives de façon complètement opposées. Si Ariste prend le parti de laisser la jeune Leonor parfaitement libre du choix de son futur époux, Sganarelle a en revanche décidé d'autorité qu'Isabelle lui serait destinée. Mais la jeune fille ne l'entend pas de cette oreille, d'autant plus qu'elle n'est pas insensible aux charmes de Valère.*

- ISABELLE –  
 Quoi ! Vous me l'amenez ! Quel est votre dessein ?  
 Prenez-vous contre moi ses intérêts en main ?  
 Et voulez-vous, charmé de ses rares mérites, 715  
 M'obliger à l'aimer, et souffrir ses visites ?
- SGANARELLE –  
 Non, mamie, et ton cœur pour cela m'est trop cher :  
 Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,  
 Croit que c'est moi qui parle, et te fais, par adresse,  
 Pleine pour lui de haine, et pour moi de tendresse; 720  
 Et par toi-même enfin j'ai voulu sans retour  
 Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.
- ISABELLE, à Valère –  
 Quoi ! Mon âme à vos yeux ne se montre pas toute,  
 Et de mes vœux encor vous pouvez être en doute ?
- VALERE –  
 Oui, tout ce que monsieur de votre part m'a dit, 725  
 Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit :  
 J'ai douté, je l'avoue ; et cet arrêt suprême,  
 Qui décide du sort de mon amour extrême,  
 Doit m'être assez touchant pour ne pas s'offenser  
 Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer. 730
- ISABELLE –  
 Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous surprendre :  
 Ce sont mes sentiments qu'il vous a fait entendre :  
 Et je les tiens fondés sur assez d'équité,  
 Pour en faire éclater toute la vérité.  
 Oui, je veux bien qu'on sache et j'en dois être crue, 735  
 Que le sort offre ici deux objets à ma vue,  
 Qui m'inspirant pour eux différents sentiments,  
 De mon cœur agité font tous les mouvements.  
 L'un, par un juste choix où l'honneur m'intéresse,  
 A toute mon estime et toute ma tendresse, 740  
 Et l'autre, pour le prix de son affection,  
 A toute ma colère et mon aversion.  
 La présence de l'un m'est agréable et chère,  
 J'en reçois dans mon âme une allégresse entière ;  
 Et l'autre, par sa vue, inspire dans mon cœur 745  
 De secrets mouvements et de haine et d'horreur.  
 Me voir femme de l'un est toute mon envie ;  
 Et plutôt qu'être à l'autre on m'ôterait la vie.  
 Mais c'est assez montrer mes justes sentiments,  
 Et trop longtemps languir dans ces rudes tourments; 750  
 Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,  
 Il faut que ce que je hais perde toute espérance,  
 Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort  
 D'un supplice pour moi plus affreux que la mort.
- SGANARELLE –  
 Oui, mignonne, je songe à remplir ton attente. 755
- ISABELLE –  
 C'est l'unique moyen de me rendre contente.
- SGANARELLE –  
 Tu le seras dans peu.
- ISABELLE –  
 Je sais qu'il est honteux  
 Aux filles d'expliquer si librement leurs vœux.
- SGANARELLE –  
 Point, point.
- ISABELLE –
- Mais, en l'état où sont mes destinées, 760  
 De telles libertés doivent m'être données ;  
 Et je puis, sans rougir, faire un aveu si doux  
 A celui que déjà je regarde en époux.
- SGANARELLE –  
 Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon âme !
- ISABELLE –  
 Qu'il songe donc, de grâce, à me prouver sa flamme! 765
- SGANARELLE –  
 Oui, tiens, baise ma main.
- ISABELLE –  
 Que sans plus de soupirs  
 Il conclue un hymen qui fait tous mes désirs,  
 Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne.  
*Elle fait semblant d'embrasser Sganarelle, et donne sa main à baiser à Valère.*
- SGANARELLE –  
 Hai ! Hai ! Mon petit nez, pauvre petit bouchon,  
 Tu ne languiras pas longtemps, je t'en répons. 770  
*A Valère.*  
 Va, chut ! Vous le voyez, je ne lui fais pas dire,  
 Ce n'est qu'après moi seul que son âme respire.
- VALERE –  
 Hé bien ! Madame, hé bien ! C'est s'expliquer assez ;  
 Je vois, par ce discours, de quoi vous me pressez,  
 Et je saurai dans peu vous ôter la présence 775  
 De celui qui vous fait si grande violence.
- ISABELLE –  
 Vous ne me sauriez faire un plus charmant plaisir ;  
 Car enfin cette vue est fâcheuse à souffrir,  
 Elle m'est odieuse ; et l'horreur est si forte...
- SGANARELLE –  
 Hé ! Hé !
- ISABELLE –  
 Vous offensé-je en parlant de la sorte ? 780  
 Fais-je...
- SGANARELLE –  
 Mon Dieu ! Nenni, je ne dis pas cela ;  
 Mais je plains, sans mentir, l'état où le voilà ;  
 Et c'est trop hautement que ta haine se montre.
- ISABELLE –  
 Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.
- VALERE –  
 Oui, vous serez contente, et dans trois jours vos yeux 785  
 Ne verront plus l'objet qui vous est odieux.
- ISABELLE –  
 A la bonne heure. Adieu.
- SGANARELLE, à Valère –  
 Je plains votre infortune ;  
 Mais...
- VALERE –  
 Non, vous n'entendez de mon cœur plainte aucune  
 Madame assurément rend justice à tous deux,  
 Et je vais travailler à contenter ses vœux. 790  
 Adieu.
- SGANARELLE –  
 Pauvre garçon, sa douleur est extrême !  
 Tenez, embrassez-moi, c'est un autre elle-même.  
*Il embrasse Valère.*